

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les entretiens

Gilbert Langlois

Volume 13, Number 4-5 (76-77), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30677ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langlois, G. (1971). Les entretiens. *Liberté*, 13(4-5), 11–20.

Les Entretiens

Ma première rencontre avec Alexandre Périchonole fut le fruit d'un pur hasard. J'étais alors attablé à un restaurant ; il était tôt dans l'après-midi. Je m'étais levé à onze heures quinze, je crois, et trop las pour me faire à déjeuner — ou peut-être à dîner —, j'avais décidé d'aller manger à l'extérieur. France-Marie était partie très tard de chez moi — vers quatre heures du matin, il me semble — et je me trouvais encore abasourdi par les révélations qu'elle m'avait faites. Il ne fallait à aucun prix qu'elle me quitte ; que ferais-je sans elle ? Je ne pouvais l'imaginer. Depuis plus de deux ans, je ne me représentais ma vie que par elle. Et tout s'écroulait sans raison ; plutôt, je ne voyais aucun mobile pouvant motiver notre séparation. France-Marie pensait autrement, quoiqu'elle gardait ses réflexions secrètes. Besoin de liberté, un autre homme dans sa vie, poussée de désintéressement envers moi, je n'étais pas fixé. J'optai pour « un autre homme dans sa vie ». France-Marie m'avait souventes fois avoué son incessant besoin d'amour et si elle repoussait le mien, c'est qu'elle avait trouvé mieux ailleurs. Enfin, c'est qu'elle s'imaginait avoir trouvé mieux ailleurs. J'étais persuadé que ma conclusion était la bonne, ce qui détendit mes nerfs. Je poussai l'optimisme jusqu'à croire en la possibilité de revoir France-Marie et de la faire changer d'idée. Fort de mon assurance, je m'apprêtais à terminer mon second café, quand je m'entendis interpeller :

— Jeune homme, vous vous entendez bien en science chevaline ?

J'hésitai, le temps de localiser la provenance de la voix et je répondis : « Un peu, oui... », tout en me demandant si je ne présumais pas de mes connaissances.

— Joignez-vous à nous, je vous prie ; mon secrétaire est à me donner une leçon d'équitation et je crois qu'il abuse de mon inexpérience.

Voyant ma retenue, la voix ajouta :

— Allez, venez à mon secours... si cela ne vous dérange pas, bien entendu.

Je démenageai de table pour me retrouver en compagnie de deux hommes, l'un d'âge certain, l'autre sensiblement plus jeune, mais quand même plus vieux que moi.

— Mon secrétaire affirme qu'il est possible de rendre un cheval aussi docile qu'un chien. Qu'en pensez-vous ?

J'étais du même avis que le secrétaire, mais j'hésitais à contredire son maître. Tous les deux me semblaient déjà très intéressés à la réponse qu'ils attendaient de moi. Je mettais mon observation sous le compte de la réflexion, mais le moment était venu de faire connaître mon verdict. Puisque c'était lui qui avait parlé, je regardai le plus vieux et j'annonçai :

— Je crois, en effet, que le cheval peut devenir très soumis si son dresseur sait mériter sa confiance.

Le sourire complaisant du secrétaire et l'intérêt de son maître m'invitèrent à continuer :

— J'ai un ami qui en possède un et il obtient tout ce qu'il veut de lui. Je me souviens, entre autres, d'une occasion où je m'étais rendu voir mon ami. Désirant me démontrer les bienfaits de l'équitation, il avait monté son cheval devant moi. L'animal n'avait eu d'autre souci que de se rendre à la première mare d'eau et de s'y rouler allègrement. Vous imaginez le dégât.

— Et alors... ?

— Aujourd'hui, je vous assure qu'un tel incident ne se répéterait pas. Mon ami est devenu maître de sa monture et il en obtient tout ce qu'il désire, sans punition corporelle, sans emportement ; plutôt à force de douceur et de confiance. La bête doit avoir l'impression d'agir par elle-même.

En se tournant vers son compagnon, c'est le secrétaire qui, cette fois, enchaîna :

— Vous voyez, monsieur Périchonole, vous ne pouviez espérer meilleur témoignage.

L'autre me regarda, sans malice aucune. Je compris que je venais de trancher une discussion taquine entre deux amis de longue date.

— Alexandre Périchonole ; je suis son secrétaire, Philippe-Jean Castaut.

Je déclinai mon identité. Périchonole, ce nom m'était familier ; je me trouvais à la table de l'écrivain Alexandre Périchonole. Le visage ne me disait rien cependant ou si peu ; j'avais déjà entrevu le vieil auteur dans quelque émission de télévision, mais jamais je n'avais porté attention à sa figure. Celle-ci me parut trop affable pour occasionner de la timidité chez moi.

Le secrétaire, Castaut, m'expliqua la raison de leur conversation sur les chevaux. Il s'était mis en frais d'initier son maître à la vie sportive — ce que l'autre avait toujours obstinément refusé — et l'équitation devait être sa première activité. Périchonole s'ingéniait donc à trouver toutes les raisons du monde pour décourager son serviteur, sans succès. Castaut ne démordait pas.

Depuis les mérites de la vie sportive, la conversation s'étendit à divers sujets dont certains m'échappent aujourd'hui. Il a pu être question de chasse à courre, du jeu de polo et ainsi de suite. Le dîner de mes hôtes tirait à sa fin et je tenais à parler littérature avec l'écrivain, tout en n'osant pas aborder directement le sujet. Par une série de tergiversations dont je me félicite encore, j'en vins à parler de la place du cheval dans la littérature moyenâgeuse. Alexandre Périchonole était documenté ; à mon profit, il élaborait une thèse très consistante sur le sujet, citant maints exemples tous plus précis les uns que les autres, ceux-ci agrémentés des références exactes (auteurs, titres, éditions et rééditions, années, etc.). Il ne m'était possible que d'approuver et j'approuvais. Castaut écoutait, impassible.

La conversation s'étendit ensuite à d'autres aspects de la littérature. Je sollicitai de monsieur Périchonole, la permission de prendre, sous forme de notes, la suite de son récit. Il accepta.

PREMIER ENTRETIEN

— Vous dites, monsieur Périchonole, qu'il n'y aurait pas de personnage ?⁽¹⁾

— Je dis plutôt qu'il pourrait ne pas y avoir de personnage et que l'oeuvre existerait quand même à la fin. Un tel procédé ne constituerait même pas, à mon sens, un tour de force. Il s'agit d'inventer une action et de la meubler à l'aide d'autres actions complémentaires. Je sais que vous voudrez connaître la provenance de ces actions ; elles seront issues de n'importe quoi et pas nécessairement d'êtres humains. Faut-il expliciter davantage ? Pour rendre l'intrigue plus accessible au lecteur, peut-être faudrait-il songer à une solution de compromis ; par exemple, créer un personnage — un seul — et l'exploiter un moment pour le laisser tomber aussitôt. Ensuite, d'autres acteurs entreraient en scène, mais temporairement eux aussi.⁽²⁾ J'ai à l'esprit, la représentation d'une vieille femme ; il m'est difficile de la conserver comme telle. Obligatoirement, mon imagination s'en empare et la place à l'intérieur d'un cadre. Une église... La vieille femme est assise dans une église. Cliché ? Dans la nef, plutôt vers l'avant. De préférence, portant des vêtements de couleur sombre. Son sac repose à ses pieds sur le parquet et ses gants sont soigneusement posés sur ses genoux serrés. Contrairement à ce que

(1) Je ne retiens ici que le plus important de notre conversation et ce, au meilleur de mes souvenirs. Si le vocabulaire a pu être modifié, je certifie d'autre part, l'authenticité des idées exprimées dans cet entretien ainsi que dans les autres qui suivront.

(2) Ici, monsieur Périchonole s'agite, cherche vraisemblablement un objet des yeux, objet qu'il ne trouve pas. J'en profite pour allumer une cigarette. L'auteur repousse de la main, celle que je ne lui ai pas encore offerte. Castaut sort la pipe.

l'on pourrait penser, le sac n'est pas tombé par terre à la suite d'un faux mouvement ; il a été placé là sciemment. Immobilité de la vieille femme. Ne tient ni chapelet, ni carnet de dévotions.⁽³⁾ Ses lèvres ne bougent pas, car autrement, le lecteur imaginerait qu'elle prie, ce qui n'est pas le cas. Elle est là.⁽⁴⁾ Le fait étant posé — présence de la vieille femme — oh ! infâme besogne, je me permets de lui créer de toute pièce un vie intérieure. Infâme besogne parce que je m'octrois le droit, depuis la représentation d'un tableau anodin, de former un personnage selon une conception qui m'est personnelle. Authentique ? je ne le crois pas. Je dois cependant y aller quand même si je veux que le roman prenne forme. La vieille femme calcule mentalement, la distance qui la sépare du tabernacle. Je n'ai pas l'impression de faire état d'une prière. J'ai déjà dit qu'elle ne priait pas. 100 pieds. C'est le résultat de ses supputations. Pas 100 pieds. Il aurait fallu un hasard quasi impossible pour que, du premier coup, la vieille femme s'assoit à exactement — très exactement — 100 pieds du tabernacle. Le lecteur ne croira jamais cela. 97 pieds est mieux. Ou peut-être même 102 pieds. Mais pas 100. Pas exactement 100 pieds entre le tabernacle et la vieille femme. J'opte pour 97 pieds. Donc, la vieille femme est assise à 97 pieds du tabernacle. A six pouces près.⁽⁵⁾ Elle désire se rendre dans le chœur, mais se retient. Elle sait qu'un profane ne se rend pas dans le chœur sans raison. Elle reste alors bien assise à sa place. Je la maintiens assise à sa place. Je la convaincs de ne pas bouger. Ici, la vieille femme est passive. J'agis sur elle et l'oblige à demeurer à sa place. J'ignore pourquoi et j'ignore même pourquoi j'ignore pourquoi. C'est le privilège de l'écrivain de façonner ses personnages comme bon lui semble, sans rendre de compte à qui que ce

(3) L'auteur entend sans doute par là : livre de prières.

(4) J'allais interrompre les propos de monsieur Périchonole et lui faire remarquer qu'il est possible de prier par la pensée, sans chapelet, « carnet de dévotion » et mouvements des lèvres, mais je m'en abstiens. Une susceptibilité insoupçonnée pourrait compromettre le succès de cet entretien.

(5) Au cours de ces calculs, monsieur Périchonole s'est animé une seconde fois. De parler mathématique semble lui plaire particulièrement. Et quand il a dit : « Donc, la vieille femme est assise à 97 pieds du tabernacle », il m'a gratifié d'un sourire emphasé, vite estompé à l'ajout de : « A six pouces près ».

soit. En prévision de la suite — encore inconnue maintenant — mon intuition m'indique sa préférence de voir la vieille femme demeurer à son banc. Je sais ma démarche discutable, mais je ne puis en rien la modifier. La vieille femme bouge un peu les pieds, question de changer de position. Considérant le détail inimportant, je ne la réprimande pas. Cependant, un de ses gants tombe par terre. Cette étoffe blanche sur le carrelage ajoute une note plaisante au tableau.⁽⁶⁾ Je dis « étoffe blanche », parce que je ne peux imaginer des gants de vieille femme, d'une autre teinte que blanc.⁽⁷⁾ Autre cli-ché? sans importance. Quelle action prêter à notre héroïne maintenant? Le gant? Reprendre possession du gant. Je pourrais, mais pour vous prouver la domination que j'exerce sur mon personnage, elle accomplira cette action plus tard. La vieille femme se sent seule, perdue dans cet immense espace sacré. Elle y vient souvent, mais aujourd'hui, elle a presque peur. Elle n'a jamais pris conscience de ce fait. Pour modifier le cours de ce chapitre,⁽⁸⁾ il me suffirait de placer un prêtre dans un confessionnal ou un bedeau au jubé, occupé à polir les tuyaux des grandes orgues. Du coup, la vieille femme serait rassurée. Je pourrais procéder comme suit : Elle n'a jamais pris conscience de ce fait. Une certaine anxiété l'étreint et la pression de l'angoisse agit sur elle et va la dominer. Ces colonnes filiformes, ces corniches centenaires pouvant s'affaisser à tout moment. Et surtout, seule, sans possibilité d'en sortir. Un léger bruit provenant de l'arrière ; la vieille femme n'ose se retourner. Pourtant, ce léger froissement n'est pas nouveau. Si elle prête plus attentivement l'oreille, elle peut même entendre l'air incertain d'un chanson grégorienne qui parvient à se rendre jusqu'à elle. Elle se retourne enfin ; au jubé, le bedeau, chantonnant, est occupé à polir les tuyaux des grandes orgues. Je pourrais ajouter :

(6) Je me souviens du passage où l'auteur disait : « Son sac repose à ses pieds sur le parquet et ses gants sont soigneusement posés sur ses genoux serrés ». Mais dans sa description, l'auteur avait omis de spécifier la couleur des gants.

(7) Soulagement...

(8) L'auteur m'avouera plus tard que s'il a remplacé le mot « chapitre » par « entretien » pour justement classer ses chapitres, ce n'est que par goût personnel, ce qui peut être justifiable.

la vieille femme se sent rassurée, mais ce détail serait superflu. Le lecteur n'est pas idiot tout de même ! Si la vieille femme a peur parce qu'elle se sent seule et si tout à coup, elle se rend compte qu'elle n'est effectivement pas seule, il est tout à fait normal que sa peur s'estompe. Une telle précision devient alors pléonasme. Et vicieux encore. Mais j'opte plutôt pour la continuation de la scène, sans l'intervention d'un second personnage. La vieille femme a peur. Tellement qu'elle décide de partir ; c'est la seule solution qui s'offre à elle. Même avec la meilleure volonté du monde, la prière serait impuissante à la faire revenir à un état normal. D'ailleurs, dans la condition où elle se trouve, elle serait incapable de réciter quelque prière que ce soit. C'est une conclusion de ma part ; à sa place, je crois que je ne pourrais faire mieux. Ici, je prends exemple sur l'un de mes comportements personnels que je prête à mon personnage. Remarquez que je vous l'avoue parce que je le veux bien et si je ne l'avais pas fait, vous n'auriez jamais deviné la provenance de cette attitude. La vieille femme saisit la poignée de son sac et sort de l'église.⁽⁹⁾

Je ne me souviens plus très bien aujourd'hui comment s'est déroulée la suite de l'entretien. Je sais cependant que le jeudi, — notre première rencontre avait eu lieu le mardi — je me retrouvais à la table d'Alexandre Périchonole ; avant de nous quitter, j'avais accepté son invitation à souper pour le surlendemain. Usant d'un prétexte quelconque, je m'étais réservé la journée du mercredi pour revoir France-Marie.

Tôt le matin, je me suis rendu chez elle ; elle était absente ou si elle ne l'était pas, elle ne m'a pas ouvert. Était-ce possible qu'elle soit déjà partie ? Je revins sur la fin de l'avant-midi, mais une fois de plus, je n'obtins pas de réponse. Je désespérais de la revoir.

(9) L'auteur a oublié un élément ; en effet, on se rappelle que la vieille femme a laissé tomber son gant par terre et jusqu'à la fin de l'entretien, il n'en a plus été question.⁽⁺⁾ Le lecteur supposera que le gant a été oublié dans l'église.

(+) Correction : A un certain endroit, il a été question du gant, mais l'auteur n'en a pas pour autant réglé son cas.

Nous avions conclu une entente : celle de ne se servir du double de la clé de nos appartements respectifs qu'en cas d'extrême nécessité, ceci afin de respecter notre intimité personnelle. Étais-je devant un cas d'extrême nécessité ? Je me méfiai de ma propension à répondre tout de suite dans l'affirmative ; jusqu'à nouvel ordre, je n'avais pas à m'alarmer. En me remémorant jusque dans ses plus infimes détails, ma dernière rencontre avec France-Marie, je ne retrouvais pas les traces manifestes d'une séparation définitive. Elle m'avait annoncé son intention de me quitter, sans toutefois préciser une échéance à nos amours. Je remis le double de la clé dans ma poche et rentrai chez moi, motivé par l'espoir d'un téléphone ou d'un signe de vie quelconque de la part de celle qui était l'objet de mes démarches matinales.

Le téléphone demeura muet. Durant la soirée, nombre d'idées abracadabrantes me passèrent par la tête ; j'élaborais les plus tragiques possibilités comme les plus merveilleux dénouements : mes raisonnements ne reposaient cependant sur rien. Il devait approcher 23 heures quand je tentai un ultime coup de téléphone : 242-7914. Le timbre résonna quatre fois avant la réponse de France-Marie. J'étais sauvé. Trop emballé par sa présence au bout du fil, je n'osai entreprendre la conversation, me contentant d'écouter le souffle régulier de sa respiration. Elle prononça trois fois « Allo » et raccrocha. Je n'avais pas parlé, craignant sa réaction. Elle était chez elle. Sans trop réfléchir, je décidai de me rendre à son appartement. S'y trouverait-elle encore à mon arrivée ? Rien n'était moins sûr. Cette femme ne menait pas une existence « routinière » et j'avais déjà eu l'occasion de le constater. D'ailleurs, le mot « routine » l'horripilait et elle se faisait un point d'honneur de concrétiser cette aversion.

Rendu au 1608 de la rue Castaut, je me pris à regretter d'être venu. L'oreille contre la porte, j'entendais distinctement le déroulement d'une conversation animée à l'intérieur. Allais-je sonner ? et risquer un renvoi peut-être doublé d'une déception. Je partais quand la sonnerie du téléphone tinta dans la pièce ; je revins à mon poste d'écoute. Le timbre résonna à quatre reprises avant que France-Marie

daigne décrocher le récepteur. Elle prononça trois fois « Allo » et n'obtenant aucune suite à sa réponse, elle se lança alors dans une suite d'invectives à mon adresse. J'ignore le nombre d'appels anonymes qu'elle avait reçus jusqu'à maintenant, mais cette fois, je n'étais pas à l'autre bout du fil. Pourtant, France-Marie était persuadée du contraire. Ce fait me laissa songeur. Je rentrai chez moi sans tenter d'autre contact ; pris d'un désintéressement subit à la suite de cette déception, mon seul désir était de dormir. J'attendrais les événements et si rien ne se passait, j'irais aux sources, mais cette fois, en sublimant au départ toutes mes appréhensions. En sortant de la douche, je refis le numéro 242-7914 ; le récepteur avait été décroché.

Le lendemain — jeudi — la journée se passa à préparer ma seconde rencontre avec Alexandre Périchonole, rencontre prévue pour dix-huit heures. Je relus ses romans en diagonale — je les possédais tous — afin de me bien familiariser avec les intrigues, me rendis à la Bibliothèque Municipale consulter les anthologies dans lesquelles on parlait de lui. Je dépouillai également six études qui lui étaient consacrées dans des revues spécialisées ; notamment dans le numéro 6 de « Créations », sous le titre évocateur de : « Romancier de tous les jours » et en sous-titre : « Périchonole ou l'Expérience d'écriture Continuelle », on qualifiait Périchonole d'écrivain sans méthode. Semble-t-il, on lui reprochait son incessante production en le taxant de facilité. Je pris notes de larges extraits de ce papier critico-analytique soi-disant savant.

A quinze heures, je revins chez moi ; sur le chemin du retour — j'avais fait le trajet à pied — j'imaginai que France-Marie m'attendait à la porte de mon appartement. Peut-être se serait-elle servi du double de ma clé pour pénétrer à l'intérieur afin de m'attendre plus confortablement. En ouvrant la porte, je ressentis un certain tressaillement mais il disparut bien vite : France-Marie n'était pas là. Depuis le matin, l'image de son visage était revenu souvent à mon esprit ; je n'étais pas responsable de ces incursions même si la déférence me faisait défaut pour les chasser.

Je signalai le numéro de téléphone de France-Marie ; comme je m'y attendais, je n'obtins aucune réponse. Je fis ensuite celui de l'hôpital où elle était affectée comme infirmière ; on m'apprit que garde Messanault avait quitté son emploi et que la remise de sa démission remontait à plus d'une semaine. J'appris en outre que l'on ne l'avait plus revue depuis le vendredi précédent. Donc, en m'annonçant son intention de me quitter, France-Marie n'obéissait pas à une impulsion subite ; ce revirement était prévu depuis au moins six ou sept jours. Pourquoi avait-elle attendu tout ce temps pour m'en faire part ? je comprenais de moins en moins.

A l'heure convenue, j'étais à mon rendez-vous. Alexandre Périchonole me fit recevoir par son secrétaire et je dus attendre jusqu'à dix-neuf heures pour rencontrer mon hôte. Castaut m'apprit que dans l'après-midi, celui-ci avait été victime d'une indisposition, « ... rien de grave cependant ... » et le médecin avait conseillé le repos à son patient. Je proposai de revenir le lendemain, mais « ... monsieur Pétichonole tient à vous rencontrer quand même et souhaite que vous l'attendiez ... » J'attendis. Dans l'antichambre attenante à la salle à manger, je consultai le texte du premier entretien, question de préparer le second.

GILBERT LANGLOIS

(Extrait d'un roman en préparation)